

Lancy, David F. 2007. « Accounting for variability in mother-child play », *American Anthropologist*, 109 (2) : 273–284. <https://doi.org/10.1525/aa.2007.109.2.273>.

Zsulc, Andrea, et Clarice Cohn. 2012. « Anthropology and Childhood in South America: Perspectives from Brazil and Argentina Bibliography ». *AnthropoChildren.org* [<http://popups.ulg.ac.be/AnthropoChildren/docannexe.php?id=929>]

Martine Chaponnière, Patricia Roux, Lucile Ruault (dir.), *Nouvelles formes de militantisme féministe (II)*, *Nouvelles questions féministes*, 36(2), Lausanne : Éditions Antipodes, 2017, 160 pages.

Karina Soucy
Université Laval

Comme son titre le laisse deviner, ce numéro de *Nouvelles questions féministes* dresse un portrait du militantisme féministe contemporain. La légitimité constitue l'enjeu transversal de la section « Grand angle », et sans surprise l'intersectionnalité teinte l'ensemble des textes publiés. L'éditorial avec lequel s'ouvre l'ouvrage offre une première clé pour répondre à la question de la légitimité au cœur de l'engagement féministe actuel dont les articles publiés font écho. Pour les coordonnatrices de l'ouvrage, les pratiques et les luttes estimées légitimes se situent en fonction des trois niveaux suivants : 1) d'abord, au nom de qui la parole est-elle prise, 2) ensuite comment l'imbrication des formes de pouvoir participe à légitimer l'action et 3) enfin la manière dont l'attention portée à l'estime de soi assure la composition d'une légitimité individuelle puis potentiellement collective. Il s'agit d'un rapport fondamental pour les autrices, puisqu'il s'inscrit en filigrane de l'ensemble des réflexions proposées sur le militantisme féministe contemporain. Dit autrement, en prêtant attention aux luttes féministes actuelles une diversité de formes, de principes et de pratiques émergent, ainsi que l'émergence d'un point commun soit l'inter-influence entre la pratique et la théorie. Les textes proposés dans ce numéro défendent exclusivement une posture empirique et soulignent le rôle du militantisme comme apport à la théorie. Mais ce choix éditorial ne devrait pas éclipser les empreintes théoriques retrouvées tout au long des tableaux brossés, comme l'intersectionnalité ou l'autonomie. Cet aspect apparaît nécessaire à la compréhension des parties subséquentes de l'ouvrage.

Les pratiques et ancrages territoriaux des terrains à l'étude varient : des collectifs autonomes brésiliens, des cours d'autodéfense féministe en France, des pratiques et engagement féministes sur Internet, l'exploration d'une division entre un militantisme féministe de la Cause et un féminisme du Quotidien et des mouvements pour les droits sexuels au Québec. Cette dernière recherche achevée par Caroline Jacquet, Geneviève Pagé et Magaly Pirotte ouvre la marche et s'attaque aux transformations du mouvement féministe et à l'adaptation des concepts associés aux luttes pour la santé et les droits reproductifs et sexuels dans les dernières décennies. À l'origine de la réflexion se trouve l'expérience étatsunienne qui témoigne

de l'émergence dans les années 1990 d'une mobilisation de femmes racisées et autochtones pour une justice reproductive. Au cœur de leurs revendications se dégagent des enjeux liés à l'oppression reproductive comme les stérilisations forcées ou l'enlèvement des enfants par les services sociaux ou les agents frontaliers, problématiques ignorées par le mouvement pro-choix dominant qui se concentre principalement sur le droit à l'avortement. De la sorte, le mouvement pour la justice reproductive vise à entraîner les femmes blanches de classe moyenne à se débarrasser de leurs œillères afin de dresser un portrait plus juste de la complexité des droits sexuels et reproductifs. Les chercheuses ont vérifié l'existence d'un phénomène similaire au Québec. Or, il s'avère qu'au fil des décennies l'écart entre les revendications et les pratiques des mouvements féministes québécois s'est révélé moins net qu'aux États-Unis. Pour les autrices, « on ne peut pas parler d'une rupture claire entre les luttes du passé et du présent, mais plutôt de transformations et d'adaptations conceptuelles non linéaires. Le modèle étatsunien, en ce sens, ne peut être généralisé pour comprendre la situation québécoise. » (31) La force du mouvement féministe québécois tient ici à sa capacité à lutter sur plusieurs fronts dès les années 1970 – anticapitalistes et antisexistes – en incluant des luttes structurelles qui dépassent le simple droit à l'avortement. N'empêche que la présence de revendications s'inscrivant au-delà du droit à l'avortement ne devrait pas occulter la manière dont l'enchevêtrement des oppressions vécues par les femmes autochtones et racisées a longtemps été ignoré dans le contexte québécois.

Une réflexion inscrite dans l'expérience féministe brésilienne d'aujourd'hui est ensuite offerte avec « Les nouvelles formes du féminisme autonome au Brésil » de Mirla Cisne, Telma Gurgel et Héloïse Prévost. Les autrices se reportent à différentes théories féministes, dont les savoirs intersectionnels du *black feminism* à la suite desquels elles s'appuient sur une épistémologie de l'expérience des individus et des groupes dont la position sociale est modelée par plusieurs formes de rapports de pouvoir. L'intérêt principal de leur recherche tient à la mise en évidence des contradictions inhérentes à la construction d'un projet politique qui comporte des ambitions émancipatoires d'une part et la participation des organisations non gouvernementales (ONG) féministes à l'opérationnalisation de politiques publiques pour les femmes brésiliennes d'autre part. Les organisations internationales de développement sont critiquées par une portion importante du mouvement féministe brésilien. La tendance à récupérer des outils conceptuels féministes est particulièrement reprochée aux ONG internationales, notamment en raison des conséquences de cette instrumentalisation qui entraîne, au mieux, une version édulcorée des concepts, au pire, une dénaturation du sens politique des concepts mobilisés.

Quant à elle, Anne-Charlotte Millepied donne corps à une réflexion qui met en lumière un militantisme du quotidien via des cours d'autodéfense féministe. La chercheuse défend que l'appropriation effective de la violence par des femmes via l'autodéfense leur permet de transgresser un ordre de genre implicitement reconnu voulant que traditionnellement l'usage de la violence agisse comme marqueur de la différence entre le masculin et le féminin, dont l'usage cristallise la domination masculine. La pensée de Colette Guillaumin sur le « corps construit » et la conscience individuelle qui en découle rejaillit par la démonstration de l'asymétrie des pratiques corporelles fortement différenciées selon le sexe créant des corps forts et

des corps faibles, tendance fortifiée par un sentiment de « peur sexuée » intériorisée par nombre de femmes via leur socialisation. Pour le dire simplement, une femme qui ne se défend pas ou peu face à une agression n'agit pas par incapacité, mais par faute de moyens. En renversant cet automatisme, les femmes expérimentent un processus émancipatoire qui leur permet d'appréhender leur corps comme un espace de prise de conscience. Pour Millepied, les cours d'autodéfense féministe portent le potentiel d'offrir des outils concrets procurant les moyens de construire une force réellement ressentie par les participantes.

Dans un contexte où les mobilisations féministes se font de plus en plus rares en une des médias traditionnels, Armelle Weil livre une étude au cœur d'un militantisme féministe virtuel. Son terrain est composé de blogues féministes, de groupes Facebook, de campagnes menées par le biais de hashtags ou de sites Internet. Son incursion au centre du cyberactivisme féministe lui donne accès à une variété d'engagements sur le Web. Surtout, sa recherche met en lumière un objet encore peu documenté, soit le féminisme en ligne. La démocratisation de l'accessibilité à Internet constitue certes un avantage au militantisme, mais entraîne des limites inévitables. Ainsi, des tensions émergent dans certains groupes féministes au sein desquels une légitimité stricte est attendue de la part des participantes. Autrement dit, et sans remettre en question la nécessité de reconnaître la priorité de la prise de parole des personnes opprimées, Weil note que des critiques virulentes sont faites à l'endroit des personnes qui interviennent dans des groupes d'échanges féministes alors qu'elles ne sont pas perçues comme première concernée par le thème au centre des discussions. Cette violence interpersonnelle n'est certes pas étrangère à la dynamique d'échange propre à Internet, mais la chercheuse observe que cette situation provoque un effet éteignoir chez bon nombre de militantes. En outre, pour Weil bien que l'engagement virtuel soit parfois perçu comme un investissement plus faible qu'une mobilisation en présence – comme l'est une manifestation par exemple – d'autres actions strictement virtuelles constituent aujourd'hui une fin en soi.

Afin d'éclairer le caractère particulier de l'engagement féministe genevois, Raphaëlle Bessette-Viens propose deux types de figures tirées d'une division entre un féminisme de la Cause et un féminisme du Quotidien. Bien que le féminisme fasse partie de la quotidienneté de toutes les personnes rencontrées dans le cadre de la recherche terrain de la chercheuse, les militantes de la Cause vont tracer une ligne stricte entre leur vie professionnelle et leur vie personnelle où elle situe leur engagement féministe. Les féministes dites du Quotidien adoptent un rapport plus flexible entre leurs pratiques et leur vie intime. Par exemple, ces dernières tiennent leurs choix de consommation pour des éléments de leur engagement, et estiment que leur choix professionnel peut découler de leur féminisme. Certains points communs se détachent entre les deux types étudiés : toutes réfutent une vision essentialiste des genres et épousent une approche constructiviste. À terme, Bessette-Viens pose l'hypothèse que les deux groupes s'inscrivent dans des paradigmes d'interprétation du sexe/genre à l'ancrage temporel (et possiblement générationnel) différent. En effet, le groupe de la Cause s'associe davantage à un paradigme radical matérialiste, tandis que les engagements des militantes du Quotidien relèvent surtout d'une conviction que le sexe et le genre résultent de catégorisations sociales.

Les textes de Weil et Bessette-Viens dressent la table aux défis soulevés par ce numéro de *Nouvelles formes de militantisme féministe (II)*. La difficulté inhérente à la formation de solidarités féministes nouvelles et le dépassement de certains clivages théoriques prennent forme. Sans renouveler la théorie autour de l'enjeu de la légitimité, l'analyse d'une variété de terrains donne accès aux dimensions propres au militantisme féministe actuel. Surtout, ce numéro révèle la persistance d'un problème qui n'a rien d'inédit : l'homogénéité des groupes féministes, en termes de classe sociale ou de couleur de la peau, rappelle que le rapport du militantisme féministe à l'altérité n'est pas chose du passé.